

LÉO FERRÉ

LA VOIX SANS MAÎTRE

de Jacques Vassal

ENTRETIENS AVEC LÉO FERRÉ

Entretien 1 (1971)

Léo Ferré : « Sans les jeunes, je n'aurai plus de public. »

Un jour de juin 1971, dans un café voisin des studios Barclay de l'avenue Hoche, à Paris, Léo Ferré explique à François Ayrat (mon pseudonyme pour l'hebdomadaire *Pop-Music*) son travail de mise en musique de *La chanson du mal-aimé* de Guillaume Apollinaire, tout en répondant à diverses autres questions.

Quelques jours plus tôt, dans les anciennes Halles de Paris (au sous-sol d'un pavillon Baltard en voie de démolition), il a donné son premier concert avec le groupe Zoo. Lors de notre rendez-vous, Ferré, en blouson de cuir noir (c'est l'époque où il vient d'acquérir à Nice la Honda CB 750 avec laquelle il roulera si peu), est accompagnée d'une attachée de presse de chez Barclay. Il fume des Celtiques et boit un demi en discutant dans le brouhaha, mais tout cela avec une grande courtoisie envers l'interviewer quelque peu intimidé. La conversation, non seulement nous en apprend sur l'état d'esprit du chanteur à ce moment-là, mais en outre elle reflète assez fidèlement l'ambiance, les préoccupations artistiques et politiques de la France du début des années 1970.

Pop-Music, créé et dirigé par Frank Lipsik, a duré environ trois ans, de 1970 à 1972. Ce magazine était conçu comme une sorte d'équivalent français du *Melody Maker*, modèle anglais célèbre pour son sens commercial de l'actualité musicale et son absence d'œillères. Ainsi et à son image, *Pop-Music* publiait chaque semaine un classement des ventes de disques, pop, rock et variétés (françaises ou internationales), tous genres confondus, et pouvait faire sa une et ses pages principales, tour à tour, sur Bob Dylan et sur Johnny Halliday, sur

les Beatles et sur Mikis Theodorakis, sur BB King et sur Richard Anthony, sur Michel Polnareff et sur Georges Brassens. La dernière année, ce journal a eu droit à une édition en couleurs, sous le titre *Pop-Music Superhebdo*. Mais il n'a pas résisté aux difficultés financières inhérentes à ce genre d'entreprise, ni à un public français souvent divisé en chapelles.

Voici un document de collection : une interview de Léo Ferré publiée, en page 19, dans le numéro du 24 juin 1971 de Pop-Music.

-François AYRAL (alias Jacques VASSAL) : *Léo Ferré, vous avez chanté vendredi dernier aux Halles, pour un concert au profit du journal Politique-Hebdo, avec le groupe Zoo. Et maintenant, vous allez diriger un orchestre symphonique pour l'une de vos œuvres...*

-Léo Ferré : J'ai enregistré avec un orchestre symphonique (71 musiciens). Le disque sortira à la rentrée. Il s'agit de *La chanson du mal-aimé* d'Apollinaire, composé en alternance de passages chantés et de récitatifs.

-Seriez-vous un musicien « classique » ?

-Qu'est-ce qu'on entend par musique « classique » ? En fait, la musique électronique dite contemporaine a peut-être élargi le public, mais elle a aussi saturé les gens. Il est vrai également que les Français ne sont pas mélomanes... Je crois qu'il n'y a plus de frontières, peut-être surtout grâce au mot « pop », qui fait avaler bien des pilules. Il y a des gens qui ont du talent, et d'autres pas du tout. Je pense qu'on peut associer la musique pop et la symphonique. C'est une chose que j'aimerais réaliser. Ça s'est déjà fait, par exemple Deep Purple, mais ce n'est pas très convaincant. Je voudrais, en fait, inverser les rapports entre les musiciens et le public : que le chef d'orchestre ne tourne pas le dos à la salle et que l'orchestre soit de biais. Parce qu'on va encore au concert comme en 1830, il ne se passe rien de visuel. Si je réalise ce projet, vous verrez que je serai très vite copié.

-Pourquoi Zoo, alors ?

-Là, j'ai eu un choc extraordinaire. J'avais déjà enregistré avec eux en studio, mais ça n'a rien à voir avec le fait de jouer avec eux sur scène, en public, chose qui m'arrivait pour la première fois. D'habitude, je me trouve seul sur scène pendant deux heures, et c'est dur. J'ai envie de le refaire, par exemple, à la Mutualité que j'ai louée pour un soir en novembre prochain.

-Comment concevez-vous « l'engagement » politique dans vos textes ?

-En montrant nos idées, nous nous montrons nous-mêmes. L'écrivain ou le journaliste, il donne son papier au marbre et le public ne le voit pas. Mais le chanteur, lui, exprime des idées, directement, et qui peuvent choquer les gens. À partir de ce moment, ce ne sont plus les idées de Léo Ferré mais celles du type habillé en noir, devant les gens, et il faut qu'il se batte.

-Ce concert, vous l'avez fait au profit du journal Politique-Hebdo dont l'engagement, pour être à gauche, n'en est pas moins différent du vôtre. Pourquoi ?

-Je suis contre les gens de droite, pas contre les « gauchistes ». Ce mot est une appellation rendue publique par le Parti communiste. J'ai bien fait une chanson pour *La Cause du peuple*, bien que je ne partage pas leurs idées. Mais la liberté de la presse est pour moi une chose essentielle, et puis j'aime bien *Politique-Hebdo*. Je trouve que c'est un journal bien fait. À une époque, j'ai prêché le désengagement, mais aujourd'hui ce n'est plus possible. À Mulhouse, il y a un ouvrier de chez Peugeot qui a été licencié et il ne trouve plus de travail, je vais chanter samedi dans un gala pour lui.

-Comment un chanteur « intellectuel » peut-il se comprendre avec les ouvriers ?

-Un ouvrier, quand je vois ses mains, que je l'imagine travaillant dans des conditions précises, eh bien ! j'ai honte de mener la vie que j'ai. Le type de Mulhouse m'a demandé de faire quelque chose pour lui, je n'étais pas libre ce jour-là, mais je lui ai dit que je reviendrais dès que possible. Cela dit, ce n'est pas pour ça que demain je vais faire des tournées d'homme politique, ni entrer dans un parti, ce qui reste contraire à ma position.

-Avez-vous des discussions avec les ouvriers et le public en général ?

-Plus maintenant. Avant, oui, mais ça finissait souvent mal. Il y avait toujours un ou deux gars qui venaient pour m'engueuler. Alors maintenant, à la fin du récital, je sors tout de suite et je suis dans la rue avec les gens.

-Quel est pour vous exactement le rôle d'un chanteur « engagé » ? Aux Etats-Unis, un type comme Tom Paxton estime que ses chansons ne peuvent changer le monde, mais que c'est son devoir d'homme d'exprimer la révolte.

-Quand vous plantez des graines, des fois ça pousse, des fois pas. Je crois que des idées envoyées comme ça dans la tête des gens, à l'aide de la musique qui est une grande violenteuse de consciences, ça finit par rentrer. Je m'en aperçois souvent par le courrier que je reçois ; et les gens qui répètent que de

toute façon, rien ne change, alors « pas la peine d'agir » il y en a beaucoup et c'est désespérant.

-N'auriez-vous pas envie de chanter en plein air ou dans la rue ?

-D'abord, dans la rue, je n'ai pas le droit. Il me faudrait prendre une licence de camelot. Et puis, vous ne trouvez pas qu'il y a assez de spectacle dans la rue ? Quand j'étais gosse, en sortant du cinéma, j'étais triste en reprenant contact avec la réalité quotidienne. L'art, c'est un mensonge élégant : ça fait passer le reste.

-Oui, mais si l'art est un défoulement, il y a alors risque d'acceptation du refoulement de la vie quotidienne ?

-Par exemple, quand je passe à la télévision, je ne la regarde pas et quand je me promène dans la rue, je vois des gens qui ne sont pas non plus en train de la regarder et qui continuent à vivre. Tenez, quand je passe à Bobino, je vois peut-être au maximum, à tout casser, si c'est bourré, cinquante mille personnes en quatre ou cinq semaines. Qu'est-ce que c'est par rapport aux millions de gars qui continuent à vivre ? Il y a aussi celui qui reçoit le spectacle chez lui, passivement, par l'intermédiaire de la télévision, et je pense que la télé est une entreprise très dangereuse.

-Avez-vous senti un rajeunissement dans votre public ?

-Moi, j'ai changé beaucoup, pas dans mes conceptions, mais dans la manière de les exprimer. Il est vrai que Mai 68 m'a ouvert une porte, et ainsi j'ai des chansons qui ont l'air nouvelles, que je rechante actuellement alors qu'en fait, je les avais écrites souvent il y a dix ans. S'il n'y avait pas de public jeune, justement, maintenant je n'aurais plus personne, plus de public. Les autres ont vieilli, ils « n'ont plus de couilles », ne baisent plus et ça les fait chier, mes chansons maintenant, et ils attendent la retraite. En 68, vraiment, j'ai eu 20 ans. Il est beaucoup plus important pour moi de convaincre un mec de 18 ans qu'un de soixante. La jeunesse actuelle s'est libérée toute seule, il y a une transformation incroyable.

-Pensez-vous continuer encore longtemps la scène et le chant ?

-Je m'arrêterai quand je ne serai plus capable. Ça m'amuse toujours d'écrire de la musique, mais je n'aime pas me montrer en public. Depuis mes débuts, ça m'a toujours embarrassé.

-Que pensez-vous de l'avenir de la situation politique en France ?

-Je suis très pessimiste. Il faudrait voir en Amérique, où beaucoup de gens disent que ce sont eux qui vont faire la révolution. En France, c'est le dernier pays bourgeois qui se défendra. C'est un pays où les bourgeois tuent. Ici, les structures sont faites de sorte que les gens soient dociles. Un jour, on a posé à Brassens le problème du fric, il a eu une très bonne réponse : « Quand les gens nous payent pour nous voir, ils payent, nous n'escroquons personne et c'est un cadeau qu'ils nous font. » Par contre, mettez MM. Pompidou, Nixon, Agnelli (le patron de Fiat en Italie) et dites-leur : « Gagnez de l'argent avec ce que vous faites vous-mêmes, et non avec le boulot des autres. » Eh bien ! ils crèvent. Nous, on vit avec notre boulot, ce qu'on a écrit. Et moi, mes droits d'auteur ne reviennent et ensuite ils resservent à cette même société. Les gens sont disciplinés dans les villes parce qu'ils sont en perpétuel danger, si on veut c'est le conditionnement, il n'y a pas que Pavlov qui conditionnait les chiens. Nous sommes tous des chiens, en fait, moi quand je vois une belle fille qui me plaît, il me vient l'eau à la bouche. C'est pas du conditionnement, ça ?

-S'il y avait une révolution en France, descendriez-vous dans la rue vous battre ?

-Oui, il me semble que ça ne ferait pas de question, parce que je suis un homme (mise à part la technique : il faut apprendre à jeter des pavés). Non, j'aurais probablement peu, mais je le ferais quand même.